

Louis Vulliemin

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **1 (1893)**

Heft 3

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1440>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Louis VULLIEMIN ¹.

« Les Lausannois, écrit M. B. van Muyden ², que leurs occupations appelaient, il y a quinze ou vingt ans, à parcourir fréquemment la rue du Petit-Chêne, ont dû souvent rencontrer, au carrefour de Mornex, un grand vieillard, d'une tournure svelte, au profil accusé, aux yeux pétillants de malice, à la bouche spirituelle, vêtu d'une longue robe de chambre, chaussé de pantoufles et coiffé d'un bonnet grec. C'était le vénérable professeur Vulliemin, qui allait porter son courrier au bureau de poste de la gare. »

Un peu plus de dix ans après la mort de Louis Vulliemin, son neveu, M. Charles Vulliemin, a entrepris la biographie de l'historien vaudois, et, dans un substantiel volume, il donne au public, non seulement un aperçu très complet de la vie de celui-ci, mais aussi de nombreux extraits de sa correspondance.

Résumons ce travail en quelques lignes.

Louis Vulliemin est né à Yverdon en 1797. Comme presque tous ceux qui, de 1820 à 1870, occupèrent dans les lettres vaudoises une place éminente, Louis Vulliemin commença par la théologie. Il est curieux de constater la masse de littérateurs et de pédagogues, d'économistes, de philosophes que nous a fourni la Faculté de théologie de Lausanne. Elle fut longtemps l'École normale supérieure du canton de Vaud. C'est là que se recrutait *presque exclusivement* le personnel enseignant classique secondaire et supérieur. — Louis Vulliemin fut, de 1821 à 1826, suffragant à Nyon ; mais des motifs de santé le forcèrent à quitter la théologie pour les lettres. Il écrivit d'abord des ouvrages d'un caractère religieux. Puis, étant entré en relations avec plusieurs historiens français : Guizot, Thiers, Mignet, Thierry, et avec le professeur Hottinger, la vocation d'historien s'éveilla en lui.

Il débuta par la traduction de *La Réforme dans la Suisse allemande*, œuvre du professeur Hottinger, continuateur de

¹ *Louis Vulliemin, d'après sa correspondance et ses écrits. Essai biographique par Charles Vulliemin.* Lausanne. Georges Bridel et C^o, éditeurs, 1892.

² *Gazette de Lausanne*, 26 janvier 1893.

Jean de Müller. L'écrivain zuricois vit qu'il y avait en Louis Vulliemin mieux qu'un traducteur. Il l'engagea à continuer l'œuvre de Jean de Müller : « Recueillez, écrivez, et quand votre œuvre aura paru, ce sera à moi de la présenter au public allemand. »

Désormais Vulliemin est acquis tout entier à l'histoire. Ne pouvant songer à embrasser tout seul le vaste champ de l'histoire suisse, au point où l'avait laissé Hottinger, il partagea la tâche avec son ami Monnard. Vulliemin prenait l'époque de la Réformation et le XVII^e siècle jusqu'en 1712. Monnard s'occupait du XVIII^e siècle et de la Révolution helvétique.

Les trois volumes de l'*Histoire de la Confédération suisse* parurent de 1840 à 1841. Entre temps, Vulliemin avait fondé le *Chroniqueur*, espèce de revue historique de la Réformation dans le Pays de Vaud, et avait participé à la création de la *Société d'histoire de la Suisse romande*, dont il fut président jusqu'en 1855. La politique alors l'attira momentanément ; il rédigea, mais pendant quelques années seulement, le *Courrier suisse*, fondé par M. Alexis Forel. Mais en 1845, il abandonnait la rédaction de ce journal à M. Charles Secrétan.

Vint la révolution de 1845 et la démission des pasteurs. Partisan du régime renversé et des ministres démissionnaires, Vulliemin écrit une brochure intitulée : *Le 14 février, ou simple récit de la révolution du canton de Vaud en 1845*. Il n'est pas tendre pour le nouvel ordre de choses : « Telle a été, dit-il, la révolution de février. Victorieuse et assise, elle nous a fait connaître mieux sa pensée que, jusqu'alors, elle n'avait jamais exprimée clairement. Après avoir, sous le nom de combattre les jésuites, renversé le gouvernement, sous l'apparence de combattre l'aristocratie, renversé la constitution, elle nous a présenté, toujours sous des formes populaires et décevantes, des systèmes repoussés partout ailleurs ; des doctrines, que l'on dit nouvelles, et qui, reproduites d'âge en âge, ont toujours et partout échoué, après avoir eu, pour les peuples qui les ont accueillies, des effets désastreux. Elle les a formulées dans des projets de constitution. Ici, c'est dans un article sur le jury, qui renverserait notre législation tout entière. Là, c'est dans des paragraphes sur les communes et sur l'introduction des assistés dans les assemblées électorales, qui amèneraient la

ruine de la fortune communale et de la fortune publique. En tête de tous ces projets, nous voyons le despotisme érigé en principe. Plus d'équilibre ni de garanties. Ce que le peuple aura construit le matin, il est libre de le détruire le soir, comme l'enfant son jouet. Les flatteurs du peuple tiennent le même langage que ceux des rois. A entendre les courtisans du roi, c'est le prince, à entendre les courtisans du peuple, c'est le peuple qui ne peut mal faire. Suivant ceux-là il n'y a rien au-dessus du tsar, non pas même l'immuable vérité. Suivant ceux-ci il n'y a rien au-dessus du peuple, puisque le peuple ne saurait errer. Qu'il lui plaise de vouloir, un jour, que le soleil tourne autour de la terre, c'est à la nature à comprendre, à nous à nous incliner.

» Le Grand Conseil avait, dans un premier débat, fait justice de plusieurs de ces propositions. Il avait retranché quelques branches de l'arbre dont il avait laissé le tronc subsister. Dans un second débat, il a eu la main plus timide. Maintenant le moment approche où le peuple jugera si cet arbre lui paraît avoir l'ombre assez bienfaisante pour qu'elle offre un sûr abri. Les suffrages qui vont être recueillis décideront, non seulement du présent, mais de tout l'avenir du canton de Vaud.»

A la fondation de la Faculté de théologie libre, Vulliemin remplit les fonctions de professeur d'histoire ecclésiastique, fonctions auxquelles il renonça en 1864. Pendant des années fécondes et bien remplies, Vulliemin avait publié *Le canton de Vaud, Chillon*, les biographies du *Doyen Bridel*, de *Pidou*, d'*Aimé Steinlen*, et de nombreux articles dans les revues et journaux romands.

Une fois rendu à ses loisirs studieux, Vulliemin publia un volume de *Souvenirs* et son *Histoire de la Confédération suisse* en deux volumes. Cet ouvrage, écrit avec une grande clarté, dans une langue facile et éloquente, empreint du patriotisme le plus sincère, eut l'honneur de deux éditions. Aujourd'hui, malgré les progrès de la science historique, cette œuvre n'a pas trop vieilli ; elle eut un succès considérable et bien mérité.

La correspondance de Vulliemin se termine le 5 août 1879 par une carte adressée à son ami et collaborateur P. Vaucher. Il y écrivait : « *Fideli*, toute mon affection. J'ai le cœur plein de tout ce que vous avez fait pour votre vieil invalide. » Le 10, Mme Vulliemin écrivait à M. de Wyss : « Votre lettre est

arrivée ce matin, mais elle n'a pu être lue à l'ami qu'elle concernait ; il nous avait quitté une demi-heure après minuit, grâce à Dieu, dans une paix parfaite ; jusqu'au bout il a conservé la sérénité que vous lui avez toujours connue, se rendant très bien compte de son état. Jusqu'à hier, mon mari a été occupé de la correction de l'*Histoire suisse* ; jeudi, mon frère a passé deux heures auprès de son lit, occupé de ce travail. Il a donc été trouvé à l'œuvre par le Maître. C'est une grande grâce que cette faculté de travail ; il en a beaucoup joui.»

Vulliemin fut en rapport avec un grand nombre d'écrivains et d'érudits suisses et étrangers. Il écrivait et on lui écrivait beaucoup. Cette correspondance de plus d'un demi-siècle est donc un précieux document pour l'histoire de cette époque.

PETITE CHRONIQUE

M. le Dr **A.-L. Herminjard**, le savant historien vaudois, a été nommé dernièrement membre correspondant de la section historique de l'Académie des sciences de Munich.

— A Lausanne, dans les conférences données sous les auspices de la Société académique, l'histoire nationale a eu, cet hiver, la belle part. M. le professeur Rossier a fait un tableau très vivant et très pittoresque de l'**Académie de Lausanne au XVI^e siècle**. Les lecteurs de la *Revue historique vaudoise* auront prochainement l'occasion d'apprécier cette belle et consciencieuse étude. Huit jours après, M. le professeur Renard narrait à ses auditeurs, avec la verve et la finesse qu'on lui connaît, la curieuse histoire d'**Une querelle littéraire au XVIII^e siècle dans la Suisse française**. Le marquis d'Argens, l'ami de Frédéric II, l'auteur des *Lettres juives, chinoises, cabalistiques* et autres, avait laissé échapper, à l'adresse des Genevois et surtout des Lausannois, quelques appréciations déplaisantes. Les Vaudois, d'après lui, vivaient de lait et de fromage, ils jouissaient d'une liberté suffisante et Lausanne était leur capitale. Ces erreurs sont vénielles ; les Vaudois les eussent pardonnées. Mais, au surplus, d'Argens les traitait de bétiens : « Les Suisses, disait-il, sont les plus mauvais poètes de l'univers. En Suisse, un poète est aussi rare qu'un éléphant à Paris. » C'était peu